

## Regards croisés sur une villégiature Belle Époque à Nice

Des romans décadents aux images « champagne »

**Martine Arrigo-Schwartz**

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/2423>

DOI : [10.4000/cdlm.2423](https://doi.org/10.4000/cdlm.2423)

ISSN : 1773-0201

### Éditeur

Centre de la Méditerranée moderne et contemporaine

### Édition imprimée

Date de publication : 15 juin 2007

Pagination : 97-114

ISSN : 0395-9317

### Référence électronique

Martine Arrigo-Schwartz, « Regards croisés sur une villégiature Belle Époque à Nice », *Cahiers de la Méditerranée* [En ligne], 74 | 2007, mis en ligne le 19 novembre 2007, consulté le 08 septembre 2020.

URL : <http://journals.openedition.org/cdlm/2423> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cdlm.2423>

---

Ce document a été généré automatiquement le 8 septembre 2020.

© Tous droits réservés

---

# Regards croisés sur une villégiature Belle Époque à Nice

Des romans décadents aux images « champagne »

Martine Arrigo-Schwartz

---

- 1 Avec la décadence latine déjà, où le pessimisme se teinte de mysticisme et où la quête du plaisir est désespérée, inséparable de la mort, la femme est à la fois le signe et la cause. Dans une littérature de l'excès, de l'exhibition et du voyeurisme, la femme idéale fin de siècle c'est la femme fatale, avatar décadent des Lilith, Dalila, Hérodiade ou Salomé. Elle incarne la fatalité de l'empire de la chair et celle de la déchéance et de la mort. Elle conjure la menace de perte de l'éternel féminin en exhibant la féminité comme un danger mortel. Que devient le phénomène à Nice, dans les représentations que donnent de la femme à la Belle Époque la littérature et quelques œuvres peintes qui prennent leurs modèles parmi les hivernants et leur décor dans la ville ?
- 2 Georges de Cousmont de Krougloupoleff alias Georges Avril, journaliste régional qui sera une des figures des années 30, est encore un jeune homme lorsque dans ses chroniques *Coins de Nice* publiées dans *La vie Mondaine* durant l'hiver 1897-98 il évoque : « *Les toilettes aveuglantes des trois-quarts de mondaines et les plus discrètes mais claires robes des mondaines entières*. »
- 3 Dans certaines œuvres du tournant du siècle dont l'action se situe à Nice, les courtisanes jouent un rôle important. C'est selon les mots de Paul Margueritte dans son roman *Jouir* qui paraît en deux tomes à la fin de la Grande Guerre « *une éclosion soudaine sur l'asphalte de femmes presque toujours jolies, parfois belles, et très jeunes qui attireraient l'attention à leur passage*. » Certaines sont de banales locataires de maisons closes. Margueritte dans *Jouir* lorsque Soriaud déambule dans les couloirs déserts du grand hôtel Fulgor, décrit au seuil des portes entrouvertes des filles en peignoirs aux figures de poupées qui étaient réservées à la luxure des étrangers.
- 4 On découvre avec Gabrielle Réval et Jean Lorrain, de vagues figures de « *camp-volantes de la Riviera* ». Ce titre du roman de Réval qui paraît en 1908, même s'il ne se passe pas précisément à Nice, montre l'importance de ces femmes qu'elle qualifie de « *pourriture des prostituées* » : « *C'étaient pour la plupart, écrit-elle, les grandes demi-mondaines d'Europe et*

*d'Amérique, rivalisant entre elles de faste, d'appétit et de luxure*. ». Elle fait aussi un terrible portrait des « *anciennes* ». Elles sont toutes des amoureuses, des coquettes, des esclaves, des insoumises, à plat ventre devant l'argent.

- 5 Avec Margueritte dans *Jouir* une représentation qui se veut moralisatrice décrit les vieillards donnés en pâture aux jeunes femmes sans scrupules. Le père Vulquin est « *tombé, sans transition, sous l'emprise d'une petite roulure de café-concert, pareille à un caniche jaune* »<sup>4</sup>. Clotte est à l'affût d'un riche mariage avec un vieillard : « *je ne veux épouser qu'un vieux* »<sup>5</sup> déclare-t-elle à Madeleine qui lui répond « *l'avantage des vieux, c'est qu'ils ne font pas long feu* »<sup>6</sup>. Voilà résumées les intentions des jeunes femmes. Clotte cherche à attirer un comte d'un âge certain dont elle espère être rapidement la riche veuve sans doute joyeuse. Elle ne se contente pas d'argent, elle veut le mariage. Les stratagèmes de la séduction tiennent du strip-tease, éveillant un ridicule désir animal chez le vieillard :

Pour le décider, elle découvrait peu à peu son pied, remontait son mollet ; il avait aussitôt une expression de caniche mourant qui bave pour du sucre, et de telles transes de convoitise que la sueur lui perlait au front, délayant le noir de ses sourcils<sup>7</sup>.

- 6 Un autre degré dans l'image romanesque de la femme fatale décrite toujours dans le contexte niçois est franchi avec le personnage de Margot, dans le Tome II de *Jouir*. Lorsque Soriaud parle d'elle il la désigne ainsi :

« Le signe et l'odeur de la bête : il avait devant lui la tentatrice perverse, la fille de Sodome et Gomorrhe, l'éternelle courtisane créée pour la malédiction de l'homme<sup>8</sup>. »

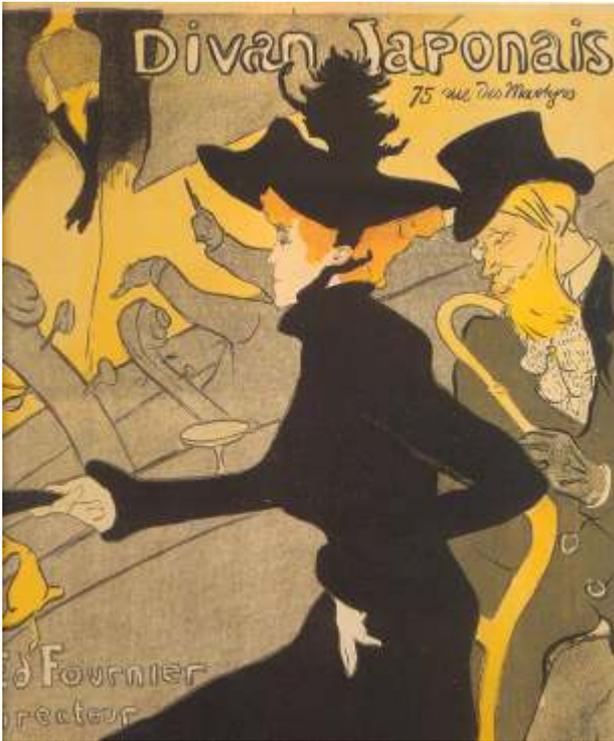
- 7 Ce besoin de rendre l'image atemporelle se retrouve lorsqu'il évoque comme un spectacle de tous les temps la courtisane Aquilina chevauchant le vieux sénateur à quatre pattes dans *La Venise Sauvée* d'Ottway. La lubricité est au rendez-vous dans la scène où Soriaud se refuse à Margot, et Margueritte décrit longuement la danse lascive du tango, d'un rythme qui semblait selon ses propres termes un onanisme lent<sup>9</sup>. La chute reste inévitable, et la morale sauve dans cet univers faussement bien pensant qui est celui de Margueritte et de ses contemporains. Comme l'écrivait déjà Balzac, cinquante ans plus tôt, c'est *grandeur et misère des courtisanes*.
- 8 Vision de théâtre ou fiction romanesque il faut attendre le tournant du siècle pour voir apparaître ces figures de femmes illustrant un aspect de la Belle Époque à Nice.
- 9 C'est d'abord le transfert de la bien réelle Liane de Pougy en Viviane de Nalie dans *Le Poison de la Riviera* de Jean Lorrain dont l'action se situe à Nice et dans les environs. Elle a des caprices de diva, une chambre à coucher dont l'auteur fait une description ahurissante entre caverne d'Ali Baba et château de Mélusine, des amants en cascade, un luxe effréné et une grande pauvreté d'âme<sup>10</sup>. C'est aussi le portrait de celle qu'on nomme la « *reine des cocottes* » dans *Le Royaume de Printemps* de Réval « *grande demi-mondaine qui fait énormément de chichi* »<sup>11</sup>. C'est Mme Anthos, Mimosa, décrite par les yeux naïfs de Rosette. Elle est présentée comme une jeune femme distinguée, bien faite. Elle joue gros jeu, est couverte de bijoux, de fourrures et d'aigrettes. Elle se dit princesse et s'invente une vie extraordinaire. La dimension du rêve double celle de l'élégance dans une poudre aux yeux de splendeur.
- 10 Les demi-mondaines sont même parfois le personnage principal de certaines fictions littéraires. C'est le cas de trois femmes réparties sur une trentaine d'années en pleine

Belle Époque : Odette, d'abord, personnage éponyme de la pièce de boulevard de Victorien Sardou qui paraît en 1881<sup>11</sup>, Mme Elzen ensuite, personnage éponyme de la première version du roman de Sienkiewicz *La Côte d'Azur*, paru en 1905 et enfin May, dans *L'Entrave*<sup>13</sup> de Colette qui paraît en 1913.

- 11 Odette est l'exemple théâtral de la demi-mondaine vieillissante. Elle a mené une vie décousue à Vienne, du temps de sa jeunesse. C'était l'époque de son triomphe, elle avait des archiducs à ses pieds. Condamnée à vieillir dans la solitude et la pauvreté elle commence à expier sur cette terre ses péchés de chair. C'est une pièce de boulevard, aussi Sardou ne s'embarrasse-t-il pas de dimension psychologique.
- 12 Mme Elzen dans le roman de Sienkiewicz séjourne au très huppé Hôtel de Paris de Monte-Carlo, au tout début du siècle. Elle est, selon les mots mêmes de l'auteur, « *belle, riche et mondaine* »<sup>14</sup>. Polonaise, elle vit séparée de son mari avec ses deux fils. Elle a trente cinq ans, ce qui pour l'époque n'est plus de première jeunesse pour une femme. Elle brille dans les dîners mondains et son passé à Varsovie reste douteux « *pourtant toujours reçue par les femmes et ses salons recherchés par les hommes distingués* »<sup>15</sup>. Elle diffère en cela d'Odette que les honnêtes dames semblent ne pas reconnaître dans la rue pour ne pas la saluer. Le peintre Swirski la courtise mais on dit d'elle qu'elle a « *quatre amants par année, un pour chaque saison* »<sup>16</sup>. Elle a le cœur sec, aucun intérêt pour la vie intellectuelle, la littérature ou les beaux-arts. Elle est très différente là encore d'Odette. Mme Elzen est une « *femme trompeuse et vaine* »<sup>17</sup>, manifestant sous des apparences aristocratiques un fond vulgaire et frustré. Un homme qui l'aimait, le précepteur de ses enfants, se suicide et on se demande si ce n'est pas en partie à cause d'elle.
- 13 En 1913 Colette donne dans *L'Entrave* une certaine épaisseur psychologique à son personnage de May qui se nomme dans la réalité Lily de Rême et qui partage le premier rôle avec la narratrice, Renée Nérée. Colette la présente comme une jeune femme qui brûle la chandelle par les deux bouts et collectionne les amants dans une ambiance d'oisiveté. Elle affirme haut et fort : « *On déjeune quand on veut, on prie quand on veut, et l'heure c'est pour les larbins et les chefs de gare* »<sup>18</sup> Elle se place ainsi dans le camp des nantis. Colette remarque que les May sont légion et animent les hôtels et les lieux de mondanité. Elle est décrite comme une force tourbillonnante qui influence la narratrice pour mener une vie vouée aux apparences : « *Elle m'a appris qu'on peut dîner sans faim, parler sans rien dire, rire par habitude, boire par respect humain, et vivre auprès d'un homme dans la plus servile condition, avec toutes les apparences d'une indépendance effrénée* »<sup>19</sup>. May vit dans un univers limité au vocabulaire restreint ce qui ne semble pas la gêner mais manifeste le caractère superficiel et inutile de sa vie. Elle a un comportement de dépendance absolue envers son amant du moment, Masseau, devant qui elle est « *comme un chien devant le hérisson inexpugnable* »<sup>20</sup>
- 14 Le thème de la débauche dans une image de la ville de Nice axée sur les mœurs moralement très discutables de ses hivernants s'illustre surtout dans les nouvelles de Jean Lorrain au regard singulier et marginal d'inspiration décadente. Dans *Le Vice Errant*, en effet on compte deux courtisanes Messaline: Mariska Zisco et une polonaise encore la princesse Vera Schoboleska qui joue un rôle important dans l'histoire de l'agonie de Wladimir Noronoff.
- 15 Mariska Zisco n'est qu'un portrait furtif. On dit d'elle qu'elle est juive, hongroise ou tzigane, encore une aristocrate étrangère, slave divorcée, comme Mme Elzen et Vera. C'était moins une courtisane qu'une aventurière cosmopolite. Elle drainait Berlin,

Vienne, les villes d'eaux comme Odette. Effrénée dépensière, elle vivait pour la galerie. Elle a une spécificité, elle danse comme une damnée. Elle joue un jeu d'enfer, cette dernière caractéristique la faisant ressembler aux autres.

- 16 La princesse Vera ruinée, plus toute jeune mais encore jolie, bas-bleu et philosophe, est décrite comme la dernière des aventurières, une vraie roulure de villes d'eaux<sup>23</sup>. Elle exerce le dur métier de plaire. L'expression en cours à Nice à son sujet est qu'elle ressemblait à un portrait, car elle apparaît dans des tenues extravagantes de Muse de la Malmaison. L'argent et les hommes lui ont toujours filé entre les doigts. Elle donne une image décadente. Elle a été offerte nue, sur un plateau d'argent porté par des domestiques, au cours d'un souper à la Trimalcion, avec des perles fines aux endroits intéressants<sup>24</sup>. Comme les autres courtisanes, elle est aujourd'hui, une triste aventurière à la beauté finie. C'est elle qui se fait l'organisatrice des orgies du prince Noronsoff, dont elle est la favorite. Elle incarne l'Esprit de Perdition<sup>25</sup>.
- 17 On retiendra pour résumer la vie de ces femmes la méchante métaphore de Sienkiewicz, à propos de Mme Elzen « *une pièce de monnaie usée pour avoir circulé dans un trop grand nombre de mains* »<sup>26</sup>.
- 18 La présence des demi-mondaines est donc semble-t-il beaucoup plus nette dans les romans que sur scène même si les deux seules oeuvres, la pièce de théâtre de Sardou, *Odette* et la revue de Paze, *Oh niçois qui mal y pense* qu'il nous a été donné de consulter ne permettent pas de statistique. Elles sont un thème récurrent des romans de cette fin de siècle qui ont Nice pour cadre, romans moralisateurs réalistes à la manière de Margueritte ou de Theuriet ou plutôt inscrits dans la mouvance décadente, à la manière de Lorrain. Le regard des femmes écrivains Colette ou de Réval n'est pas plus indulgent mais seulement plus tardivement exprimé. La grande différence réside dans la dimension humaine que les femmes leur ajoutent. Une certaine profondeur psychologique, sans excuser un mode de vie, cherche à le comprendre. En écho artistique, la belle demi-mondaine rousse chez Chéret et Leriche
- 19 Le roux, une couleur de cheveux qui n'est pas soulignée dans les descriptions littéraires semble en revanche une constante des portraits picturaux de demi-mondaine. Ce n'est guère étonnant ni spécifique à Nice. Cette teinte fascine les artistes parisiens de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. C'est pour l'essentiel à des femmes modestes que s'associe volontiers la couleur. Les repasseuses de Degas par exemple sont souvent rousses. Mais surtout, la teinte est liée dans l'imaginaire bourgeois aux femmes de mauvaise vie. L'association du roux des juifs et de l'idée de péché accompagne cette couleur, signe de la race maudite pour les chrétiens.



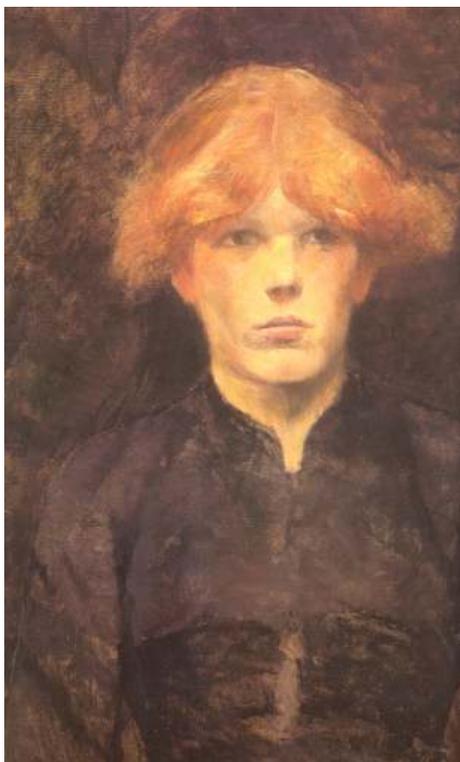
Toulouse-Lautrec : affiche « Divan Japonais »<sup>a</sup>

- 20 Toulouse-Lautrec fait de nombreuses affiches avec la vedette de music-hall Jeanne Avril qui offrent dans une magistrale simplification influencée par les estampes japonaises une harmonie très nouvelle, d'orange et de jaunes purs. En voici un bel exemple avec cette célèbre lithographie intitulée *Divan Japonais* datée de 1892-93.<sup>20</sup> Elle est directement inspirée du tableau de Degas *l'orchestre de l'Opéra* : avec un même cadrage avant-gardiste qui coupe la tête des artistes, ici Yvette Guilbert reconnaissable à ses seuls gants noirs. Au premier plan les deux spectateurs Jane Avril dont la chevelure flamboyante explose littéralement en compagnie du critique Edouard Dujardin. Dans le cadre de la vie nocturne parisienne : les artistes de music-hall comme les femmes de petite vertu étaient souvent rousses.



Toulouse-Lautrec : « Au Moulin Rouge » (détail) <sup>b</sup>

- 21 Beaucoup plus significative encore, dans une alliance plus originale de couleur d'absinthe et de chevelure rousse, dans l'ambiance encanaillée des cabarets parisiens, une huile sur toile de 1892 de Lautrec toujours intitulée « *Au Moulin Rouge* »<sup>a</sup>, dont voici un détail. Dans une lumière d'aquarium qui n'a rien à voir avec l'ambiance solaire des peintures de Chéret que nous verrons ensuite, mais qui s'apparenterait plutôt au regard décadent des romans de Lorrain on note les contrastes de couleurs blafardes sur le visage de la femme assise à gauche par rapport aux couleurs incandescentes dans la chevelure rousse de la femme vue de dos qui est devant elle.<sup>27</sup>
- 22 Cette imagerie se singularise à Nice si on rapproche Lautrec et Chéret dans leurs portraits de rouses demi-mondaines et actrices de music-hall.



Toulouse-Lautrec : « Carmen Gaudin »<sup>c</sup>



Chéret : « Arlette Dorgère »<sup>d</sup>

- 23 Toulouse Lautrec chante de la couleur forte et du contraste appuyé peint cette belle rousse en noir, Carmen Gaudin<sup>23</sup> qui n'était pas un modèle professionnel. Il l'avait rencontrée par hasard à Montmartre et avait été séduit par sa chevelure d'or roux sa beauté animale et un peu sauvage.
- 24 Jules Chéret fut plusieurs fois inspiré par Arlette Dorgère artiste du Casino de Paris. Il en fait ce portrait en 1904 dans un pastel sur toile<sup>24</sup>. La pose altière et désinvolte n'a plus rien à voir avec celle des filles rousses plus vulgaires que peint Lautrec. Le ton est donné par le bleu qui remplace le vert ; on troque une couleur froide pour une autre et l'ambiance en est changée : le bleu du fond ici évoque le bleu d'un ciel qui met en valeur l'aspect solaire de la femme. Jules Chéret, dans l'esprit de son temps, a choisi une chérette rousse mais la vision est beaucoup plus légère dans la capitale de la Côte d'Azur et s'apparente à l'aspect « *champagne* » de la villégiature hivernale à Nice à la Belle Époque.
- 25 On ne s'encanaille pas dans cette imagerie méridionale comme dans celle des cafés-concerts parisiens chers à Lautrec. Chéret qui évoque selon le critique d'art Camille Mauclair, Tiepolo ou Watteau est aussi ce peintre décorateur, inclassable parfois qui renvoie au symbolisme avec cette image de femme fatale, type féminin à la fois immatériel et envoûtant. On prendra pour illustrer le propos un pastel sur toile non daté : « *la pantomime* »<sup>25</sup>.



Chéret : « La Pantomime »<sup>e</sup>

- 26 Chéret évoque un univers festif complètement artificiel aux personnages aériens et imaginaires, Pierrot, Colombine, Arlequin, le Masque, qui font penser à la fête baroque italienne et même vénitienne et à un univers mental riche en couleurs pétillantes. C'est ainsi que la villégiature devait apparaître aux hivernants nantis de la Belle Époque. On notera la constante du chapeau jaune qui prolonge en le nuancant le roux flamboyant de la chevelure. On est loin des utilisations du jaune par Lautrec ! Pour Chéret la femme

extrêmement poudrée, jeune et jolie rousse, est très idéalisée avec un sous-entendu de joie artificielle et éphémère, le tout dans un univers totalement onirique, ce qui produit un effet à la fois plaisant et ambigu.



Chéret : « Carnaval brûlé en effigie », Palais de la Préfecture de Nice<sup>f</sup>

- 27 Cette vision de la femme s'exprime à Nice dans les décorations de la Préfecture de Nice, commande du préfet de Joly que Chéret achève en 1907. On peut voir ici *Carnaval brûlé en effigie* pastel sur toile<sup>3</sup>. Le peintre utilise des pigments délayés à l'essence pour obtenir au séchage un rendu de pastel où l'on retrouve dans des panneaux bucoliques, deux femmes rousses en blanc, dont une dans une barque et sur un autre panneau, une femme rousse encore poudrée de blanc et vêtue de jaune.



Chéret : « Polichinelle, Colombine et Pierrot », Palais de la Préfecture de Nice<sup>9</sup>

- 28 On est avec ces trois personnages Polichinelle Pierrot et Colombine<sup>3</sup> de même origine dans une imagerie poétique décalée dans la tradition d'une *commedia delle arte* italienne de la fête de rue. Cette femme quasi irréelle reste le faire-valoir privilégié d'une image d'une société oisive et aisée qui s'amuse dans un univers de finesse désinvolte.
- 29 Leriche, auteur de la décoration de la salle de bal de la Préfecture réalisée entre 1892 et 1896, peint sur les murs le thème de la danse sous forme de toiles marouflées en quatre visions bucoliques et quatre mondaines. Pour ces dernières, lui aussi représente beaucoup de jolies jeunes femmes rousses aux allures de courtisanes.
- 30 A Nice donc dans les représentations de la femme à la Belle Époque se retrouvent deux aspects principaux qui marquent le divorce entre les regards littéraires et picturaux portés sur le sujet. C'est d'abord une image décadente post-baudelairienne dans

laquelle la demi-mondaine, la femme de petite vertu et la vedette de music-hall illustrent la débauche triomphante. Ce regard est présent dans les œuvres littéraires quelles soient réalistes ou symbolistes voire décadentes. Ensuite c'est une autre vision, picturale celle-là, qu'illustre la décoration de la Préfecture avec surtout la charette sur fond de Carnaval. Cette vision beaucoup plus solaire aux accents de « champagne » renvoie à l'image de Nice ville de la fête, une fête vécue non pas comme un symbole de dépravation mais comme le lieu privilégié d'expression de cette joie de vivre qui fit dire plus tard aux historiens que la société des nantis dansait alors sur un volcan qu'allaient éteindre la Grande Guerre et la révolution bolchevique.

---

## BIBLIOGRAPHIE

### Chroniques journalistiques

Avril Georges, in *La Vie Mondaine*, chronique « coins de Nice » du 9 déc.1897.

### Romans et nouvelles

Colette Sidonie-Gabrielle, *L'Entrave*, Paris, Flammarion, 1913.

Lorrain Jean, *Le Vice Errant*, Paris, Lattès, Les Classiques Interdits, 1980[1902].

Lorrain (?) Jean, *le Poison de la Riviera*, Paris, Table ronde, 1992[1906].

Margueritte, Paul, *Jour Tomes I et II*, Paris, Flammarion, 1918.

Reval, Gabrielle, *Les camp-volantes de la Riviera*, Paris, Calman Lévy, 1908.

Reval, Gabrielle, *Le royaume du printemps*, Paris, Calman Lévy, 1913.

Sienkiewicz Henrick, *Sur la Côte d'Azur*, Paris, Librairie Universelle, 1905.

### Théâtre

Sardou Victorien, *Odette tome IV du Théâtre Complet*, Paris, A.Michel, 1938[1881].

### Revue

Paze Edme, *O ! Niçois qui mal y pense !*, Nice, Imprimerie des Alpes Maritimes, 1897.

### Peintures

Chéret Jules *Arlette Dorgère* pastel sur toile 1,09 x 0,62 signé daté et titré en bas à gauche (1904)

Chéret Jules *Carnaval brûlé en effigie* pastel sur toile, signé et daté en bas à gauche(1906) Palais de la préfecture de Nice

Chéret Jules *la Pantomime* pastel sur toile 1,32 x 0,82 signé en bas à droite, non daté (existe aussi en lithographie)

Chéret Jules *Polichinelle, Colombine et Pierrot* pastel et peinture dorée sur toile signé en bas à droite, non daté (1906) Palais de la préfecture de Nice

Toulouse-Lautrec *Carmen Gaudin* portrait, Paris, Musée d'Orsay.

Toulouse-Lautrec *Divan Japonais* lithographie 81 x 62,5 bibliothèque nationale Paris 1892-1893

Toulouse-Lautrec *Au Moulin Rouge* Huile sur toile (123 x 141 ), Art Institute of Chicago.1892-1893

## NOTES

1. Georges Avril, *La Vie Mondaine*, chronique du 9 déc.1897.
2. Margueritte Paul, *Jouir*, Paris, Flammarion, 1918 p.188.
3. Réval Gabrielle, *Les Camp-volantes de la Riviera*, Paris, Calman Lévy, 1908, p.10.
4. Margueritte, *Jouir*, p.216, *op. cit.*
5. *Ibid.*, p.9.
6. *Ibid.*, p.10.
7. *Ibid.*, p.167.
8. *Ibid.*, p.80.
9. Margueritte, *Jouir*, II, p.80, *op. cit.*
10. Lorrain(?), Jean, *le Poison de la Riviera*, Paris, Table ronde, 1992[1906].
11. Réval, *Le Royaume de Printemps*, Paris, Calman Lévy, 1913 p.179.
12. Sardou Victorien, *Odette tome IV du Théâtre Complet*, Paris, A.Michel, 1938[1881].
13. Colette, *L'Entrave*, Paris, Flammarion, 1913..
14. Sienkiewicz, *Sur La Côte d'Azur*, Paris, Librairie Universelle, 1905. p.61.
15. *Ibid.*, p.61.
16. *Ibid.*, p.63.
17. *Ibid.*, p.66.
18. Colette, *L'Entrave*, p.18, *op. cit.*
19. *Ibid.*, p.33.
20. *Ibid.*, p.46.
21. Lorrain, *Le Vice Errant*, p.147, *op. cit.*
22. *Ibid.*, p.154.
23. *Ibid.*, p.165.
24. *Ibid.*, p.67.
25. TOULOUSE-LAUTREC *Le divan japonais* lithographie au pinceau au crachis et au crayon
26. TOULOUSE-LAUTREC *Au Moulin rouge* Huile sur toile (123 x 141 ), Art Institute of Chicago.
27. Dans une huile sur toile (115,5 x 132,5) de 1894, musée Toulouse Lautrec d'Albi intitulée « Au Salon de la rue des Moulins », une des peintures les plus abouties sur les maisons closes toutes les filles sont rousses. D'ailleurs Cheret travailla longtemps le sujet pour lequel il fit de nombreuses études et le reprit même au pastel. L'imagerie ne s'est pas éteinte avec le siècle et dans l'esprit populaire l'association reste vivace. On peut citer, sans prétendre être exhaustif, la chanson « Julie la rousse », mais aussi le film en 1963 « Irma la douce », qui raconte l'histoire d'une prostituée au grand cœur, rousse encore et, dans les dessins animés, la célèbre chanteuse de cabaret, rousse toujours, de Tex Avery, qui rend le loup fou de désir.
28. TOULOUSE-LAUTREC *Carmen Gaudin* Huile sur toile (53 x 41), 1884, Williamstone (U.S.A).
29. Arlette Dorgère par CHERET, pastel sur toile, 1,09 x 0,62, daté du 20/12/04, n° 24 in Maclair. (1904)
30. CHERET Jules *la Pantomime* pastel sur toile 1,32 x 0,82 signé en bas à droite, non daté (existe aussi en lithographie)
31. CHERET Jules *Carnaval brûlé en effigie* pastel sur toile, signé et daté en bas à gauche(1906) Palais de la préfecture de Nice

32. CHERET Jules *Polichinelle, Colombine et Pierrot* pastel et peinture dorée sur toile signé en bas à droite, non daté (1906) Palais de la préfecture de Nice

---

## NOTES DE FIN

- a. Toulouse-Lautrec : affiche « Divan Japonais ». Tous droits réservés.
- b. Toulouse-Lautrec : « Au Moulin Rouge » (détail). Tous droits réservés.
- c. Toulouse-Lautrec : « Carmen Gaudin ». Tous droits réservés.
- d. Chéret : « Arlette Dorgère ». Tous droits réservés.
- e. Chéret : « La Pantomime ». Tous droits réservés.
- f. Chéret : « Carnaval brûlé en effigie », Palais de la Préfecture de Nice. Tous droits réservés.
- g. Chéret : « Polichinelle, Colombine et Pierrot », Palais de la Préfecture de Nice. Tous droits réservés.

## RÉSUMÉS

A la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, dans une littérature de l'excès et du voyeurisme, la femme idéale c'est la femme fatale, la féminité est exhibée comme un danger mortel. Le phénomène est étudié à Nice dans les représentations de la femme à la Belle époque à travers la littérature et la peinture. Le cadre est la ville de Nice et les modèles sont choisis parmi les hivernants.

At the end of XIXth century into excess and scandal literature the ideal woman is a fatal woman, she is exhibited as a mortal peril. This phenomenon is studied at Nice among the exhibitions of women at the « Belle époque » through literature and painting. Frame is the city of Nice and models are selected among winter visitors on the Riviera.

## INDEX

**Mots-clés** : belle époque, Nice, femme fatale, romans décadents, peinture

**Index chronologique** : XIX<sup>e</sup> siècle